

Destins tragiques

Il se leva en repoussant les draps qui le couvraient, embrassa sa femme qui dormait encore et descendit prendre son petit-déjeuner.

Javier Rodriguez était svelte et il avait vingt-cinq ans. En mangeant, il alluma la radio et fut frappé par le discours d'un journaliste annonçant : « La guerre a été remportée par les nationalistes. » Il prit peur. Comment allait-il annoncer à sa femme, si fragile, que leur parti, celui des Républicains, avait perdu. Soudain, il entendit un bruit, de plus en plus proche. Il se retourna d'un coup et vit sa femme, Marina, en pleurs. Il sentit les larmes lui monter aux yeux. Il la prit dans ses bras et la serra amoureusement, en lui chuchotant :

- Écoute, ne t'inquiète pas. Nous allons quitter ce pays, nous irons en France, là-bas, nous ne risquerons rien.
 - Je crois que tu as raison. À nous deux, nous n'avons même pas la cinquantaine. Je ne veux pas mourir aujourd'hui. Ni demain d'ailleurs.
- Javier sentit que Marina était sur le point de s'effondrer.

Deux jours plus tard, ils étaient déjà sur le chemin de l'exode vers la France. Ils avaient compté quelques jours entre leur habitat et la frontière franco-espagnole. Ils se rendirent vite compte qu'ils n'étaient pas les seuls à avoir pris la décision de fuir leur cher pays.

Au bout de trois jours de marche, Marina eut de violentes douleurs abdominales accompagnées de quelques nausées. Elle avait besoin de soins.

- Je vais de suite à la recherche d'un médecin. Reste ici, chérie, dit Javier, effrayé.

Dans un village, il frappa à toutes les portes, mais en vain. Il revint auprès de son épouse, le visage pâle ; il avait peur pour elle, peur de la perdre. Peut-être s'était-il trop rapidement inquiété, mais il y tenait, à Marina. C'était toute sa vie.

- Je n'ai trouvé aucun médecin, bégaya-t-il, désespéré.
- Ne t'inquiète pas, Javier ; je ne vais pas en mourir ! Allons, reprenons notre route.

Et ils repartirent. Durant tout le chemin parcouru, ils avaient déjà utilisé la moitié de leurs maigres provisions.

Après huit jours de marche, ils ne furent plus qu'à deux kilomètres de la frontière française. Marina eut à plusieurs reprises des nausées, mais elles ne furent que passagères. Javier et Marina n'étaient pas les seuls à être proches de la France. Loin de là ! Au moins une centaine de personnes les accompagnaient. Une personne de grande taille, prit soudainement la parole, les arrêtant dans leur éprouvante marche :

- Ne passez pas par ce chemin. Les frontières sont fermées et si vous les traversez, vous risquez fort d'être emprisonnés, voire fusillés. Je vous conseille donc de passer par les montagnes, ça vous rallongera de deux jours votre course effrénée

vers la France, mais vous ne serez pas emprisonnés, votre effort sera donc récompensé.

- Qui nous dit que vous ne nous mentez pas ? déclara un homme.

- Je suis au courant de ce qui se passe dans votre pays et je suis solidaire. Mais après tout, faites de mon conseil ce que vous voulez. Je vous propose tout de même de le suivre.

Un brouhaha suivit cet échange. Javier et Marina, eux, décidèrent de suivre le conseil du Français, mais ils se rendirent compte qu'ils n'avaient plus de nourriture pour tenir deux jours.

Le groupe d'Espagnols ayant suivi le conseil du Français traversaient les montagnes. C'était un long et dur parcours : chemin scabreux, précipices, terrains instables... Certains en perdirent la vie, comme ceux qui n'avaient écouté le conseil et qui étaient morts fusillés pour avoir traversé la frontière française. Des cris hostiles et des détonations furent entendus. Javier et Marina n'avaient pas mangé depuis maintenant trois longs jours. Marina était pâle, fébrile, épuisée, elle devait se régénérer. Son mari prit alors la décision de ravir de la nourriture en petite quantité. C'est alors qu'il aperçut un sac ; il s'en approcha, l'ouvrit et entendit soudain :

- Regardez ! Il y a un homme là-bas. Il n'osa se retourner, peur de voir les yeux accusateurs le dévisager.

Il se retourna, lentement, et poussa un soupir de soulagement. Ce n'était pas lui qu'on regardait. Mais un homme, seul. Il leur faisait signe d'approcher. Les Espagnols hésitèrent, mais s'approchèrent.

- Je suis un passeur. Suivez moi, je vais vous amener dans un village, pas très loin d'ici. Vous trouverez nourriture et sacs de couchage afin que vous puissiez vous reposer.

Les Espagnols décidèrent de le suivre, malgré un long moment d'hésitation. Ils marchèrent durant deux bonnes heures et aperçurent enfin, au loin, un petit village. Les Espagnols se mirent alors à courir. On aurait presque dit que ce village était pour eux une sorte de paradis réel.

Arrivés au village, on entendait des cris, des pleurs traduisant la joie... Les Espagnols étaient heureux.

- Voilà, je vous ai amenés ici, dormez et reprenez des forces, vous en avez besoin. Bonne nuit ! »

Ces deux derniers mots furent annoncés d'une manière assez étrange, comme si cette nuit serait la dernière. Mais après tout, Javier et Marina décidèrent de profiter au maximum de cette nuit à deux.

Un vacarme réveilla Javier. D'un coup. Il ouvrit légèrement les yeux, aveuglé par la lumière. Il regarda à gauche de lui et ne vit pas sa femme. Il y avait un homme endormi, des meurtrissures dans le cou. Il paniqua.

- Bouge pas, mec, dit un homme.
- Il se retourna et vit deux hommes, habillés de treillis, un fusil dans leurs mains. Il se crut dans un affreux cauchemar. Les hommes braquèrent soudain leurs fusils sur son torse et l'un dit :
- Retourne-toi, et en vitesse. Ne tente pas de t'échapper, cela te coûtera la vie. Mais comment Javier pouvait-il s'échapper ? Il était dans un camion

bâché avec deux militaires postés à l'arrière du camion. Il sourit amèrement.

Puis, Javier pleura. Jamais peut-être il ne reverrait sa femme, sa si tendre et fragile femme ; sa femme, la plus jolie du monde à ses yeux. Si compréhensive est-elle... Si merveilleuse est-elle... Il entendit les deux militaires rire derrière lui, ils devaient sûrement se moquer de lui. Cela l'enragea. Il se retourna et gifla l'un d'eux. Une détonation se fit alors entendre, ce qui réveilla les autres hommes présents dans le camion.

Marina se réveilla. Elle était à côté de deux femmes éveillées, les yeux rouges. Elles avaient pleuré abondamment.

- Javier ? Javier, où es-tu ? ». Il n'était pas là. Elle se mit à paniquer, puis pleura. Elle ne comprenait ce qui lui arrivait. Hier encore elle était à côté de son si cher mari qui l'embrassait avec passion. Et du jour au lendemain, elle ne le voyait plus. Elle pleurait encore quand une des deux femmes vint auprès d'elle lui caresser la joue et lui dire :
- Toi aussi, ils t'ont volé ton mari ?
- Que... que dis-tu ? Je ne comprends pas ce qui m'arrive...
- Eh bien, j'ai entendu un des militaires surveillant l'arrière du camion dire qu'ils allaient nous emmener dans un camp...
- Ils... ils vont nous tuer ?? demanda-t-elle, en s'affolant.
- Je ne pense pas. Ils vont nous laisser là-bas.
- Pendant combien de temps ? demanda alors une autre femme.
- Je ne sais pas... »

Marina sanglota bruyamment. Elle ne reverrait peut-être jamais son mari.

Les camions bâchés s'arrêtèrent enfin, après une bonne heure de route. Les militaires qui étaient postés au fond de chacun des camions sautèrent à terre et dirent en chœur :

- Descendez.

Chaque homme descendit du camion et se rangea, l'un derrière l'autre. Javier descendit à son tour, une main sur son épaule droite. Une balle s'était logée dans celle-ci après qu'il ait giflé l'un des militaires. Il souffrait.

Il faisait froid, la température ne devait pas dépasser zéro degré ! Il était dans un lieu désert. Des dunes et des dunes de sable s'étendaient à perte de vue. Seule la mer, à sa droite, égayait un peu le paysage. Des barbelés venaient tout de même couper ce paysage sableux.

Son regard se fixa sur un panneau indiquant : Les plages d'Argelès . Il était donc sur une plage... Il comprit ensuite qu'on allait les enfermer sur cette immense plage délimitée par des barbelés mesurant les trois mètres environ... Il regarda de nouveau ce qui l'entourait. Il n'y avait que des hommes. Il pensa alors à sa femme, ce qui remplit son cœur d'une vague de tristesse. Il décida donc de se battre jusqu'au bout. Il ferait tout pour la revoir, tout.

Cinq militaires étaient postés devant l'une des rares ouvertures et demanda à chacun des Espagnols tout ce qu'ils avaient, vêtements exceptés. Ils disaient qu'ils en auraient besoin.

Javier entendit :

- Tu n'as pas l'air d'un Espagnol né. Mon pauvre, tu t'es engouffré dans un malheur qui te marquera durant ta longue vie, jeune homme! Sauf si tu péris ici !

rigola le militaire qui le fouillait. L'homme en question devint pâle. Il sentit une rage intérieure s'amplifier, mais réussit à la contenir.

- Alors, tu t'appelles... Roger Justire, reprit le militaire. Quel nom !

Jamón sursauta. Roger ? Roger Justire ? Un ami d'enfance. Il n'en crut pas ses oreilles.

Ce fut à Javier de passer à la fouille. Il n'avait rien sur lui, mis à part la photo de sa femme. Le militaire la trouva et la déchira. Javier voulut le frapper de toutes ses forces mais avec son épaule déjà blessée, il ne le fit pas. Il posa alors son premier pied dans cette prison sablonnée.

Marina descendit du camion, et fit la queue. Elle regarda autour d'elle et ne vit que du sable, de la mer et des grillages haut de trois mètres... Elle passa à la fouille. Et d'un coup fut prise de nausées. Les militaires reculèrent, puis quand les nausées furent terminées, ils la giflèrent, et la jetèrent dans le camp de concentration. Mais là, une femme, qui fut offusquée par la brutalité des militaires, s'avança vers eux et les injuria.

Javier s'approcha de Roger et décida de l'aborder.

- Hé ! Bonjour, je crois que l'on se connaît. Je suis Javier, Javier Rodriguez.

- C'est...c'est toi ? Mon cher ami! Depuis quand on ne s'est pas vus ?

- Il y a bien une bonne dizaine d'années ! Cela me fait plaisir de te revoir .

Et ils parlèrent durant deux bonnes heures ainsi, avant de s'endormir, couchés ... sur le sable.

Cela faisait maintenant trois mois que les Espagnols étaient enfermés. Javier se trouvait amaigri. Faible et pâle. Son ami Roger de même.

Seuls quelques camions venaient fournir de la nourriture. Environ deux fois par semaine. Chaque soir, ils se réunissaient avec d'autres hommes avec lesquels ils avaient sympathisé.

Justement, ce soir là, ils décidèrent de parler de leurs aventures depuis leur incarcération dans ce camp d'Argelès. Il y avait donc Javier, Roger ainsi que Juan, Fernando, Feliciano et Rafael.

- Tu te souviens, Roger, quand j'avais commencé à creuser un trou, et tu m'avais demandé pourquoi je faisais ça. Et je t'avais expliqué que cela allait nous protéger du froid et de la tramontane, dit Javier.

- Et toi, Rafael, tu t'en souviens de notre premier bain dans cette eau glacée.

C'était horrible ! On aurait dit qu'on allait mourir d'hypothermie. Heureusement qu'on s'y est habitués...

- D'ailleurs, vous trouvez ça bien les pompes que les militaires ont installées pour se laver ? demanda Feliciano.

- Oui ! s'exclamèrent alors les hommes en chœur.

- Ah oui, en fait, vous savez que David est mort de dysenterie...

- Bah... Un de plus. On va y passer si on continue à boire une eau non potable. On va y passer. Ils discutaient ainsi durant une heure environ, avant que chacun aille rejoindre son terrier afin de dormir. Et se réveiller le lendemain, pour vivre une nouvelle journée horrible.

Marina, après de nombreux vomissements et plusieurs étourdissements, avait été emmenée à la maternité la plus proche, celle d'Elne. Elle était arrivée dans un

camion, avec d'autres femmes. Certaines hurlaient de douleurs, d'autres agonisaient, quelques-unes avaient déjà rejoint les cieux...

Voilà déjà deux semaines qu'elle était dans la maternité.

Une femme s'approcha d'elle et lui dit :

- Nous savons ce que vous avez... Vous attendez un enfant. Et la femme partit, laissant Marina seule, afin qu'elle puisse profiter au maximum de cette nouvelle, bien plus que merveilleuse. Marina sentait son cœur battre vite, très vite. Une joie infinie la remplissait. Elle avait hâte de revoir son mari pour lui annoncer cette nouvelle, elle imaginait déjà le visage de Javier s'illuminer, ses yeux briller. Elle lui dirait, peut-être :

- Javier, tu sais que je t'aime... Mais... en plus, tu vas être père !

Javier fut réveillé par Rafael. Ils avaient décidé la veille d'organiser ce jour même, le seul de la semaine durant lequel les prisonniers avaient la possibilité de se reposer, une partie de cartes. Heureusement que Feliciano, durant la fouille, avait pensé à mettre son paquet de cartes dans la poche intérieure de sa chemise ! Ils s'étaient donc tous regroupés, Javier, Feliciano, Rafael, Fernando et Juan. Mais il manquait Roger. Ils l'attendirent durant une bonne demi-heure quand Javier décida d'aller le chercher. Il marcha une bonne centaine de mètres quand il l'aperçut au loin, se disputer avec l'un des gardiens. Il s'approcha en courant. Le gardien se moquait de Roger. Javier décida alors de prendre les choses en main. Il s'intercala entre le gardien et Roger et voulut prononcer une injure. Mais il n'eut pas le temps. Le gardien venait d'appuyer sur la gâchette. Un bruit sec perça le silence. Roger vit son ami s'effondrer sur le sol. Une balle l'avait transpercé à la poitrine. Roger s'agenouilla auprès de lui.

- Je... je suis content... content de t'avoir revu... mon ami... mon cher ami. Tu... tu pourras... dire...dire à ma femme que je l'aime. Que c'était la meilleure. Quelle était merveille... »

Et ce fut son dernier mot. Un dernier soupir sortit de sa bouche et une larme coula.

Nouvelle de Vincent B